



Compte rendu de la 75^e séance

Comment enquêter en banlieue ?

5 mai 2025

Violence, drogue, pauvreté, communautarisme, l'image de la banlieue est plus que jamais négative. Comment dépasser ces clichés ? En allant à la rencontre des habitants, en prenant le temps de les écouter. L'enquête approfondie menée sur Grigny, 'la ville la plus pauvre de France », commencée au lendemain des attentats du 13 novembre 2015, en donne une tout autre image. Coauteur avec Fabien Truong du livre qui en est issu (Grands ensembles, 2025) Gérôme Truc présente les particularités de leur terrain et de leur méthode.

Intervenant

Gérôme Truc (CNRS/ISP)

Gérôme Truc (CNRS/ISP) est sociologue, ses recherches portent sur les réactions sociales aux attentats et les processus de mémorialisation de ces attaques. Il a

notamment publié *Grands ensemble. Violence, solidarité et ressentiment dans les quartiers populaires*, Paris, La Découverte, 2025 (co écrit avec Fabien Truong), *Sidérations, une sociologie des attentats*, Paris, Puf, 2016 ; et co-dirigé *Face aux attentats*, Paris, PUF, 2020 (avec Florence Faucher) et *Les mémoriaux du 13 novembre* (Editions de l'EHESS, 2020, (avec Sarah Gensburger).

Questions/réponses qui ont suivi la présentation de Gêrôme Truc et sa discussion par Edmond Prêteceille ¹

Question 1

Merci et bravo. Vous cassez les stéréotypes. Est-ce que vous avez une idée de l'appropriation de vos travaux par les pouvoirs publics, municipalités, départements, préfetures dans une logique d'amélioration, de l'aménagement des services publics, voire de contrôle des populations ?

Question 2

Bravo aussi pour l'enquête, je trouve que c'est un travail remarquable. Il y aurait beaucoup de choses à discuter, je vais me limiter à deux points. D'abord, je trouve un parallèle avec le quartier des Tours Aillaud à Nanterre, que je connais très bien aussi, l'un des quartiers les plus défavorisés, qui a connu aussi de grosses difficultés. C'est frappant de voir comment, dans les deux cas, le même architecte est concerné dont Edmond a présenté quelques caractéristiques. Là, ce serait intéressant d'aller pousser un peu plus loin et poser cette question à Aillaud, dans sa capacité à créer ce que sont devenus aujourd'hui ces quartiers.

¹ Transcription mise en forme par Nonna Mayer et relue par les intervenants des questions/réponses suivant les interventions de Gêrôme Truc et Edmond Prêteceille lors du séminaire « Les sciences sociales en question : Grandes controverses épistémologiques et méthodologiques » du 5 mai 2025 sur « Comment enquêter en banlieue » (voir podcast sur le site du CERL : <https://podcasts.apple.com/fr/podcast/comment-enquer%C3%AAt-en-banlieue/id1682926452?i=1000709553668>). Les questions des participantes et participants ont été anonymisées.

Le deuxième point a à voir avec le travail en cours sur la mémoire des émeutes, les émeutes en général et la mémoire des émeutes. En fait, on a très peu parlé, et c'est un peu une question que je me pose, qui a à voir avec ce que tu dis et qui me semble vraiment fondamental, sur le *turnover* des habitants. Ce qu'on constate, plutôt avec des outils statistiques quantitatifs, c'est que la plupart des quartiers et des communes qui ont connu des émeutes en 2005, en ont connu aussi en 2023. Donc ça, c'est un premier point. Mais il y a un deuxième point plus intéressant, qui est que là où le tissu associatif est très important, avec une dimension militante dans la lutte contre les discriminations, on s'aperçoit qu'il a eu plutôt pour effet de favoriser une forte mobilisation dans les tout premiers jours, à la suite de la mort de Nahel, mais en fait, il a contribué à atténuer l'intensité des violences par la suite. Donc ça, je trouve que c'est un aspect intéressant. Est-ce que, malgré le *turnover*, il y a quelque chose qui reste dans ces quartiers de la sensibilité aux discriminations et aux violences policières, qui peut jouer aussi un rôle à d'autres moments, et je pense en particulier au moment des émeutes. Bon, j'aurais d'autres questions, mais je vais m'arrêter là.

Réponse de Gérôme Truc

Je vais essayer d'être bref. Sur l'appropriation par les pouvoirs publics, on commence à avoir des éléments, oui. Concernant le maire de Grigny, qui est le premier concerné, on a pris soin, Fabien et moi, de ne pas être identifié à lui, de ne pas aller trop vite le voir, et on a fait le choix aussi de ne pas s'installer à Grigny pour y vivre, ne serait-ce que quelque temps. De ce point de vue-là, on n'a pas fait le même choix que Julien Talpin, qui, enquêtant en même temps que nous à Roubaix, a fait le choix de s'y installer. Nous, on a préféré faire des allers-retours réguliers.

On est très vite identifiés par le maire, mais on ne fait que le croiser, et quand on le croise, comme on le raconte dans le livre, on lui donne du « monsieur le maire », et lui nous donne du « messieurs les sociologues », il ne sait pas trop ce qu'on fait là. Ce sont des circonstances particulières qui font qu'à un moment donné, quand il se voit décerner le titre de « meilleur maire du monde »², il est invité à une conférence à Rotterdam. Fabien y intervient aussi en tant que sociologue, et donc ça les amène à

² En 2021, Philippe Rio est élu « meilleur maire du monde » par la City Mayors Foundation pour son action contre la pauvreté.

se parler. Après l'événement, ils prennent un verre ensemble et ça brise la glace. Moi-même, j'ai finalement eu assez peu d'échanges avec lui en dix ans, et je dirais presque que c'est maintenant, avec la sortie du livre, que la rencontre a eu lieu. On voit très clairement que le livre, il en est reconnaissant. Il considère que c'est la première fois qu'il y a un travail « objectif » réalisé sur la ville de Grigny, et lui-même le dit en tant que grignois, parce qu'il a grandi dans cette ville et pas uniquement parce qu'il en est maire aujourd'hui. Et il nous dit qu'en tant que maire, ça lui est utile pour son action, très clairement.

Donc il y a lui, au niveau local. Et au niveau national, Juliette Méadel³ nous a sollicités pour nous rencontrer, parler du livre. Le livre est très clair sur le fait que si on veut changer ce qu'on décrit là, il y a des moyens financiers à mettre, à mesure des difficultés, pour faire en sorte que le droit commun puisse être garanti dans ces quartiers comme il l'est ailleurs. Contrairement à ce que laisse penser un discours flottant, si les choses se dégradent très vite dans les grands ensembles de Grigny, c'est que dès le départ, l'État n'a jamais mis l'argent qu'il avait dit qu'il mettrait au moment de leur construction. Donc on sait ce qu'il faudrait mettre sur la table pour régler aujourd'hui la situation de ces quartiers-là, aussi bien à Grigny qu'à Nanterre, à tout point de vue. Mais on voit bien que les enjeux là sont absolument massifs, et que le pouvoir politique au niveau de l'exécutif ne peut quand même pas grand-chose d'un point de vue financier, en ce moment. Par contre, au niveau intermédiaire, le maillage des travailleurs sociaux, des associations d'élus locaux, etc., le livre n'est sorti que depuis trois mois et on a eu déjà pas mal de sollicitations pour des interventions, à droite, à gauche. Le livre vit sa vie, il est identifié, et donc s'il peut servir au moins à ça, donner à penser à ceux qui agissent à ce niveau-là, on en sera très heureux.

Pour ce qui est des questions et de remarques que tu faisais, M..., oui, le parallèle avec le quartier des Tours Aillaud à Nanterre, que je connais malheureusement assez mal, je le vois bien. On a fait une monographie de Grigny, et au départ on n'imaginait pas un seul instant qu'il n'y ait pas Grigny dans le titre, mais en chemin le titre du livre est devenu *Grands ensemble. Violence, solidarité et ressentiment dans les quartiers*

³ Actuelle ministre déléguée auprès du ministre de l'Aménagement du territoire et de la Décentralisation, chargée de la Ville

populaires, sans mention de Grigny. Au final, on s'est rendu compte que ce qu'on observe là valait pour plein d'autres quartiers et pas que pour « la ville la plus pauvre de France ». Depuis que le livre est sorti, quasiment à chaque fois qu'on fait une présentation ou une rencontre, on a quelqu'un qui nous dit « j'ai lu votre livre, et ce que vous racontez, c'est ce que j'ai vécu à tel ou tel endroit », à Aubervilliers, à Sarcelles.... A Évreux aussi, le quartier d'où venait l'assassin de Samuel Paty, un quartier populaire d'Évreux : l'une des toutes premières rencontres qu'on a fait, on a un jeune étudiant qui nous dit, moi j'ai grandi là-bas, dans ce quartier d'Évreux, et ce que vous racontez, c'est exactement pareil là-bas. Donc il y a clairement des choses qu'on a observées qui sont représentatives de ce que l'on observe dans plein d'autres quartiers de même nature.

Interruption de celui qui a posé la seconde question

Ce qui est intéressant dans le cas des tours Aillaud à Nanterre, c'est presque un contre-point avec Grigny, puisque c'est très bien desservi, c'est à deux pas du quartier de la Défense, donc il y a des effets de différenciation qui seraient intéressants à creuser, alors qu'au départ on a une structure avec les éléments qu'Edmond a rappelés : pas de voitures à l'intérieur, des appartements plus grands que la norme, etc. qui correspondent exactement à Grigny, mais dans un contexte géographique ou socio-urbain très différent quand même. Et sur les questions des distances, du rapport à Paris... L'accessibilité aux transports -Nanterre préfecture, Nanterre université- était immédiate dans le quartier des Tours Aillaud, et pourtant, c'est un quartier qui s'est complètement effondré.

Gérôme Truc

Oui, effectivement le quartier des tours Aillaud de Nanterre, il faut le rappeler, il a aussi été construit par Émile Aillaud, comme celui de la Grande Borne à Grigny : on retrouve les mêmes intentions architecturales. Alors même que la situation du quartier est très différente, parce qu'on est très près de la Défense, beaucoup plus près de Paris, que les transports en commun sont là dès le départ, et que pourtant au bout du compte on se retrouve aussi avec des quartiers populaires parmi les plus problématiques qu'on

puisse trouver en banlieue parisienne. Donc effectivement, ce constat pourrait appeler peut-être une étude comparative des œuvres d'Émile Aillaud !

Et pour ce qui est de la mémoire des émeutes et du rôle du tissu associatif, oui, merci de cette remarque-là, je n'ai pas rebondi dessus, mais oui, le rôle des femmes est important effectivement, c'est quelque chose qu'on a pu observer.

Le rôle du tissu associatif, là aussi, à rebours de tout un discours qui est très agaçant, sur les banlieues comme étant des ghettos séparatistes, des « territoires perdus de la République », qui sous-entend non seulement que les gens ne votent pas, mais qu'en plus ils ne sont pas engagés, qu'ils se replient sur eux-mêmes, qu'ils sont individualistes, etc. Ce n'est pas le cas. On l'a vu au travers du collectif qui nous a fait venir, Ensemble Citoyens. Tous ont des engagements très prenants par ailleurs. Certains sont retraités mais d'autres travaillent encore, et dès qu'ils le peuvent, ils sont dans le travail associatif. Les associations, là-bas, c'est l'aide au devoir des enfants, l'encadrement de la jeunesse, la vie paroissiale, c'est ça qui fait tenir les quartiers. Ces associations ont un rôle de socialisation, à la fois au sens de l'accompagnement des enfants en dehors de l'école mais aussi de socialisation au sens où c'est par là que le lien social se crée dans ces quartiers-là. Et dans ces associations, les femmes ont un rôle essentiel.

C'est ce qui nous a mis sur la piste de cette fin de la deuxième partie du livre, avec ce chapitre « Ce que peuvent les femmes ». On a organisé la deuxième partie du livre autour de ce que sont pour nous les trois grands facteurs de la violence structurelle. Au départ, ce dernier chapitre, on l'avait intitulé « Ce que détruisent les hommes ». Parce que c'est là qu'on aborde la violence viriliste. Et c'est ma conjointe, Caroline Muller, historienne du genre, qui, en relisant le chapitre, nous a dit, en fait, vous ne pouvez pas l'intituler « ce que détruisent les hommes », parce que ce dont que vous parlez là, en fait, c'est ce que font les femmes, plutôt, face à cette violence.

Quant à la méthode d'enquête, le fait qu'on arrive via ce collectif, Ensemble Citoyens, a un rôle décisif. Très vite, on rentre dans les immeubles, on accompagne les gens chez eux... Et puis il y a aussi la rencontre avec celui que, dans le livre, on appelle Foued, qui fait que concrètement, on va aussi pouvoir enquêter auprès des jeunes qui sont dans les trafics, auprès des animateurs aussi, avec qui les membres du collectif

ne sont pas en contact. Et donc bref, très vite, on suit les uns et les autres dans leur vie quotidienne, ils nous présentent à leurs voisins, et puis la confiance se construit comme ça, de fil en aiguille.

Question 3

Vous parliez des femmes face à cette ambiance viriliste, comment elles s'organisent, face à la violence des policiers, face à la violence des jeunes trafiquants. Qu'est-ce qui fait que ça n'explose pas plus ?

Gérôme Truc

C'est le fait qu'il y ait ce tissu associatif ainsi que le rôle des femmes. Là aussi, on revisite un discours ambiant sur la démission des parents, et en particulier des mères. C'est accablant, c'est terrible pour elles, pour les femmes qui vivent à Grigny, de s'entendre dire, après les émeutes post-Nahel, que c'est de leur faute, que c'est parce qu'elles ne font pas ci, qu'elles ne font pas cela, alors qu'elles font tout ce qu'elles peuvent, et que si ça n'explose pas plus au quotidien, c'est bien parce qu'elles font tout ce travail-là justement ! Et dans un contexte où elles-mêmes sont privées de parole, où personne ne leur demande leur avis. On est toujours dans ce rapport où on parle à la place des habitants des quartiers populaires et où on ne les écoute pas quand eux ont quelque chose à dire.

Le tissu associatif est essentiel dans les moments de réaction à la moindre crise. C'est vrai au moment de la mort de Nahel, c'est vrai au moment des attentats de 2015, c'est vrai en 2005, mais c'est vrai aussi, on le voit à Grigny localement, quand il y a des règlements de compte, quand des jeunes sont tués, quand il y a des incendies dans les tours de Grigny 2, où sévissent des marchands de sommeil qui louent à la découpe de grands appartements. Des appartements de 5 pièces destinés au départ à des familles aisées. Aujourd'hui, dans ces pièces s'entassent 4 à 5 familles, une par pièce, avec parfois une femme seule avec 3 enfants dans 9 mètres carrés. Donc il y a des surcharges électriques, des multiprises qu'on utilise pour que chacun ait son réchaud, son frigo, et donc ça produit des incendies. A chaque fois qu'il y a des crises comme ça, un incendie, des violences policières ou des règlements de comptes, le système

associatif est absolument essentiel dans la mise en forme de la réaction collective. Et quand les choses tendent à monter en pression, il est essentiel pour calmer les esprits.

Or dans ces associations, les femmes ont un rôle central : elles sont secrétaires générales, présidentes. C'est typiquement le rôle d'Anne dans le collectif « Ensemble Citoyens » qui nous fait venir à Grigny et dont on parle en détail dans la première partie du livre. Le jour où elle décide de démissionner de son rôle de secrétaire générale, cela met fin d'un coup aux activités du collectif. Et elle, elle ne s'y attendait pas du tout ! Avec beaucoup d'humilité, elle ne réalisait pas à quel point son travail était central. Elles sont beaucoup comme elles, leur rôle est absolument essentiel.

Question 4

D'abord, je voulais dire que j'ai pris beaucoup de plaisir à lire le livre de Fabien Truong et de Gêrôme Truc, c'est une lecture extrêmement stimulante. Je connais un petit peu le terrain de Grigny, pour y être allé, non pas dix ans, non pas un an, mais à plusieurs reprises, et effectivement, les autres terrains que je pouvais connaître, en particulier celui des 4000 à la Courneuve, possèdent pas mal de similitudes, mais aussi des différences, avec Grigny.

Ma question est plus précise, un peu plus réduite et politique. Vous parlez du maire Philippe Rio, meilleur maire du monde, paraît-il, je ne sais pas trop ce que ça veut dire, mais en tout cas, c'est un maire qui a un profil particulier d'urbaniste, qui succède à un élu qui avait un profil différent, Claude Vazquez, qui avait aussi une politique assez différente de gestion, de gestion de la ville, et aussi de gestion de l'électorat. Est-ce que vous avez noté une différence, un mode particulier de gestion politique de la ville par cet urbaniste ? Ça, c'était la première chose que je voulais vous demander, parce qu'en effet, c'est quelqu'un qui est très attentif aux enjeux urbains en général, à ce qu'on appelle la politique de la ville en général.

Il y avait un deuxième point, mais Edmond l'a déjà énoncé, c'était dans quelle mesure la manière dont vous avez pénétré sur le terrain de Grigny, vous fait voir une partie de cette réalité, mais pas toutes les parties dont certaines sont plus difficilement discernables. Comment progressez-vous de ce envers quoi vous avez le plus de familiarité vers ce envers quoi vous en avez le moins ? J'aurais beaucoup d'autres choses, mais il est un peu tard, et je laisse la parole aux autres.

Question 5

La première question, c'est sur la méthode, parce que j'ai envie d'en savoir encore beaucoup plus.

Est-ce que vous avez pris des notes ? Est-ce que vous avez utilisé un magnéto ? Est-ce que vous avez fait systématiquement faire des dessins aux enfants ? Parce que c'est génial, les dessins dans le livre. On voudrait en savoir quand même un peu plus sur la méthode, même si c'est un livre grand public.

La deuxième : vous êtes deux enquêteurs bien sûr, mais vous êtes deux hommes. S'il y avait eu une femme, ça aurait changé quoi ? Est-ce que ça vous aurait permis d'approcher d'autres milieux ? Parce qu'on sait que le genre a toujours un impact, qu'il y a il y a un « effet enquêteur ». Au total, le fait que vous soyez deux hommes, est-ce que ça n'a pas apporté des avantages, mais aussi des inconvénients ?

Ensuite il y a des passages magnifiques dans le livre sur deux interviewés juifs de Grigny, qui ont un rapport très particulier au conflit israélo-palestinien et qui tout deux œuvrent pour la paix. Donc, là-dessus, je voudrais en savoir plus. Combien y a-t-il de Juifs à Grigny ? Est-ce qu'ils sont toujours présents ou bien sont-ils partis ? Est-ce qu'il y a encore des enfants juifs dans les écoles publiques ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose après le 7 octobre 2023 ? J'ai travaillé beaucoup sur Sarcelles, une ville très à part avec une forte présence juive, qui n'a rien à voir avec Grigny, donc je suis curieuse.

Et puis, dernière question, j'en ai d'autres mais je ne vais pas les poser toutes, est-ce que vous avez reçu des critiques pour votre livre ? Est-ce que vous avez été qualifiés d'« islamo-gauchistes » ou de wokistes, tous ces noms charmants dont on qualifie les chercheurs en sciences sociales en ce moment ? Ou n'est-ce pour l'instant qu'un concert de louanges ?

Réponse de Gérôme Truc

Merci beaucoup pour ces questions. Alors, pour répondre à la première sur Philippe Rio, nous, on arrive sur le terrain en 2015 et il est maire depuis 2012, il a effectivement succédé à Claude Vasquez, dont on nous a dit à plusieurs reprises dit qu'il fallait vraiment qu'on le rencontre, finalement, on ne l'a rencontré qu'à la sortie du livre. On

lui a offert un exemplaire. On a eu un échange avec lui assez chouette mais a *posteriori*. Il était sur notre liste de contacts mais n'était pas prioritaire. Notre approche pour le livre n'était pas une approche de politiste au sens où on ne voulait pas faire une étude de l'action de la municipalité. Notre perspective était autre.

Donc, chemin faisant, oui, ce qu'on a pu voir de Philippe Rio, en tout cas, c'est qu'il a clairement une approche d'urbaniste, formé aux sciences sociales. Ce qui a aussi facilité les choses pour nous : il nous a laissé faire parce qu'il comprend et respecte le travail de chercheurs en sciences sociales. Il ne nous a pas mis des bâtons dans les roues. Il a su qu'on était là et il a plutôt vu ça de manière positive, surtout qu'il voyait qu'on revenait, qu'on prenait le temps.

Puis, quand on s'est rencontrés et quand on lui a expliqué ce qu'on faisait, il s'est rendu compte que c'était ce qu'il cherchait à faire aussi, en un sens. En tout cas, c'est sûr, ce cœur de ville que j'évoquais, fondamentalement, c'est le projet qui lui tient à cœur. Le premier entretien que je fais avec lui tourne autour de ça : il me commente longuement la maquette dans son bureau. Il me raconte ce qui s'est passé quand il était jeune élu au conseil municipal. Le projet était déjà dans les tuyaux. Et, en fait, presque ficelé. Il avait tout signé avec le promoteur. Mais celui-ci a fait faillite, on était en 1998 et il a fallu repartir et tout reprendre à zéro. Donc, voilà, c'est le temps long de l'action politique... Avec aussi, je pense, ses limites. Il fallait remplir ce vide créé par le fait qu'on a imposé à la ville ses deux grands ensembles sans lui demander quoi que ce soit. Avec derrière cela, un enjeu : essayer de recréer une mixité sociale, de faire revenir d'autres personnes, avec aussi l'aide du nouveau réseau de tram lié au Grand Paris. Ce sont des choses qu'il a très clairement à l'esprit. C'est nourri par sa lecture des sciences sociales. Et je ne pense pas que, effectivement, c'était aussi net et important pour son prédécesseur.

Pour ce qui est de notre méthode, on a, effectivement, pris beaucoup de notes. Au tout début, on n'avait pas encore de téléphones permettant d'enregistrer. On était de la vieille école, j'avais encore le magnétophone MP3, que je branchais ensuite sur mon ordinateur pour récupérer les fichiers. On se répartissait les tâches. Il y en avait un qui menait l'entretien, l'autre qui prenait des notes.

Mais on a toujours été à découvert, en tant que sociologues. Il y a une scène qui n'a pas trouvé sa place dans le livre aussi, mais qui est assez incroyable et qui fait sens a

posteriori. C'est un animateur de la ville, très ancré dans la ville, qui nous fait faire le tour de Grigny 2 en criant « Eh les gars, regardez, la sociologie est là ! », « Eh les gars, regardez, la sociologie est dans la place ! » Et nous, on était là à se dire, mais qu'est-ce qu'il a à crier comme ça, à nous afficher ?

C'est après qu'on a compris. C'était juste pour nous sécuriser. Donc on a toujours été à découvert comme étant les deux sociologues à Grigny. On était les sociologues, très clairement, ce qui fait qu'on pouvait très librement dire aux gens : « Là, on enregistre, c'est ce qu'on fait d'ordinaire ». On pouvait être parfois là pendant trois heures, à la maison de quartier, on enregistrait les allées et venues, les discussions, etc. Ce qui nous a beaucoup aidé sur la fin d'enquête aussi, c'est le développement de la retranscription automatique, avec un logiciel comme Whisper. Ça nous a été très utile sur la fin, tandis qu'on avait commencé à écrire, parce qu'on avait encore beaucoup d'heures d'enregistrements et on ne savait pas forcément toujours ce qu'on voulait récupérer là-dedans.

Le fait d'être deux hommes, oui, s'il y avait eu... une femme, ça aurait été différent. En l'occurrence, ce qui s'est passé aussi à un moment donné, on le raconte dans le livre, c'est qu'on a eu deux étudiantes pour travailler avec nous, Agnès et Imane. Imane était étudiante à Paris 8 et a voulu faire son master sous la direction de Fabien. Moi, j'ai suivi Agnès dans le cadre du Master de sciences sociales de Paris 4 et de l'ENS Cachan parce que c'était l'époque où j'étais ATER à l'ENS Cachan, avant d'entrer au CNRS. Dans le cadre du Master 2, on leur a proposé de s'associer en quelque sorte, d'aborder le terrain grignois en binôme sous l'angle de l'école, du personnel éducatif qui travaille là, des parents d'élèves, des associations qui aident les élèves, etc. Et effectivement, elles ont vu pas mal de femmes, sans doute davantage que nous, à la fois des enseignantes et des mères. Mais, du coup, on a aussi pu intégrer leur travail à notre analyse.

Et puis certaines enquêtées femmes du collectif « Ensemble citoyens » sont aussi devenues des alliées d'enquête décisives pour nous et c'est grâce à elles qu'avec le temps, on a pu accéder au foyer de certaines mères célibataires, à des associations de femmes, etc. On n'y serait pas entrés sans elles.

Quant aux Juifs, à Grigny, clairement, il n'y en a quasiment pas. On n'est pas à Sarcelles, il n'y a pas de « Petite Jérusalem ». D'où le côté assez incroyable de ces

deux personnages-là, Gilberte et Jean-David qui ont deux histoires très particulières et assez frappantes quand on les met en parallèle, comme on le fait dans le livre, en plus à la lumière du 7 octobre 2023 et de la façon dont l'un et l'autre ont vécu ce moment. Gilberte est l'une des premières arrivantes à Grigny 2, l'une des premières propriétaires. Elle est juive polonaise, communiste. Ses parents ont fui la Pologne. Elle arrive à Grigny 2 avec son mari. Ils n'ont pas encore d'enfants mais ils veulent en avoir. Donc, ils prennent un grand appartement et font le choix de rester et elle va être engagée dans tous les combats.

On raconte sa trajectoire dans le livre. C'est une enfant de déportée, son père meurt pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle-même a été une enfant placée pendant cette guerre. C'est clairement une « enfant de la Shoah » et cela a forgé sa conviction pacifiste qui est au principe de son engagement communiste. Donc, à Grigny, elle va s'implanter, elle va être élue au conseil municipal pendant plusieurs années. C'est quelqu'un qui, aujourd'hui, sort rarement de chez elle parce qu'elle est âgée et qu'elle a des soucis de santé, mais quand le fait, c'est pour aller faire des interventions dans les écoles du coin sur la Shoah et la Seconde Guerre mondiale. Et elle raconte comment elle a vécu le 7 octobre. Elle est très pacifiste et donc très opposée à la politique actuelle d'Israël dans les territoires palestiniens. Et elle se voit traitée d'antisémite dès qu'elle tient un discours pacifiste et critique à l'égard d'Israël dans le contexte actuel. Elle est juive mais non pratiquante.

Jean-David, lui, est différent. C'est un artiste arrivé là au cours des dernières années parce qu'on lui a proposé de bénéficier d'un atelier d'artiste à moindre frais dans un lieu calme, le quartier des Patios, à la Grand Borne, composé de petites habitations individuelles. La proposition arrive à un moment où il a du temps à consacrer à son travail, il est désormais retraité, il a subi une perte de revenu et donc il arrive là. Il ne sait pas s'il va rester longtemps ou pas. Et finalement, il est toujours là aujourd'hui. A un moment donné, dans le plan du livre, la section qu'on lui consacrait, on l'avait intitulée « Juif *in disguise* » Lui, il a une ascendance juive polonaise aussi mais également une ascendance juive marocaine. Il raconte comment des voisins marocains un jour, sympathisent avec lui, l'invitent à l'association marocaine. Il leur dit « Mais vous savez que je suis juif ? », ils répondent : « oui, oui, ça ne nous dérange pas ». Il n'y a aucun problème, ce qui compte, c'est qu'il soit marocain : pour eux, c'est

ça qui prime. Et donc là on est sur un cas typique de décalage entre la réalité de la vie dans ces quartiers et ce qu'on peut nous en dire à longueur de journée dans certains médias... Ca rejoint ce que Nonna Mayer décrit à propos de Sarcelles : ce n'est pas du face à face entre les communautés, mais du côté à côté, qui résiste. Alors même que Grigny est jumelée avec un camp de réfugiés palestiniens et est une ville explicitement engagée pour la paix, Jean-David ne cache pas du tout du fait qu'il a servi dans Tsahal comme infirmier, qu'il a la nationalité israélienne et qu'il se considère d'abord et avant tout comme Israélien. Après le 7 octobre, un événement pour la paix a été organisé par la ville : il y intervient en lisant un poème en hébreu, en dialogue avec des musulmans de la ville, et tout cela se fait sans aucun problème.